



# JANVIER 1852

|   |    |
|---|----|
| Vive la guignolée .....                 | 2  |
| La fête des Rois — Épiphanie .....      | 3  |
| Amoureux en balade .....                | 4  |
| Feu de l'enfer sur la grange .....      | 6  |
| Prédictions de Joseph .....             | 8  |
| Prédictions de Joseph (suite) .....     | 10 |
| Branle-bas avant la tempête .....       | 12 |
| Tempête sur Prologue .....              | 14 |
| Crache en l'air, tombe sur le nez ..... | 16 |
| Quatre enfants manquent à l'appel ..... | 18 |
| Poildru retrouve les enfants .....      | 21 |



## Vive la guignolée

Prologue, jeudi 1er janvier 1852

Aujourd'hui en cette première journée de l'année 1852, les pauvres de la paroisse ont des provisions de bouche et de bois pour quelque temps. La veille, plusieurs jeunes gens du village se sont regroupés en bandes et ont passé la «guignolée» pour eux. La guignolée, c'est le moyen le plus joyeux pour les paroissiens de la seigneurie Prologue de venir en aide aux plus démunis.

La guignolée ou «lignolée» comme disent les vieux et les petits enfants se pratique la veille du jour de l'An. C'est au son de la musique que les jeunes gens battent les rangs de la paroisse pour recueillir des aumônes en nature.

Le 31 décembre donc, les enfants de Philippe Lavoie avaient le nez collé à la vitre pour surveiller la venue des «guignoleux»; parmi eux, leur frère Jérôme. Napoléon les a vus venir de loin. Parvenu aux abords de la maison, le jeune Jérôme Lavoie s'écrie : «V'là la guignolée!». Malgré la joie qui anime la bande, on veut bien faire les choses; il y a un cérémonial à respecter. On entonne d'abord la chanson «La guignolée», que tous connaissent par cœur, en battant la mesure avec de longs bâtons.

Dans la maison de monsieur Lavoie, du plus jeune au plus vieux, on «se poussaille» pour s'habiller et aller au devant des quêteurs. Les parents ont préparé une collation pour les «guignoleux» et ont mis sur la table les dons faits aux pauvres. Puis, ils ouvrent la porte et invitent les guignoleux à entrer. Après avoir goûté aux petites gâteries préparées par madame Lavoie, les «guignoleux» s'en retournent, emportant dans les voitures les dons qu'on a bien voulu leur faire.

La bande reprend son chemin au son de la musique. Elle est escortée de quelques enfants et de tous les chiens du voisinage.



*Augustin Lebeau, journaliste*



Retour au Début

## La fête des Rois — Épiphanie

Prologue, mardi 6 janvier 1852

À l'auberge, Thérèse Chiasson a cuisiné un gros gâteau pour la fête des Rois. Toute l'auberge est en odeur (pas de sainteté)! C'est la coutume, le temps des Fêtes se termine avec les Rois. Mais les Rois c'est aussi l'Épiphanie et les paroissiens sont tenus d'assister à la messe pour rappeler la visite des Rois mages à la crèche.

Ce soir, il n'y a pas qu'à l'auberge que l'on fête, car la tradition de «faire les rois» est répandue dans tout le pays. Il y aura donc un roi ou une reine dans chaque logis. Celui ou celle qui trouvera la fève dissimulée dans une galette ou un gâteau sera élu «roi du festin»!

À l'auberge, Thérèse et Maurice préparent la salle à manger. Le souper est ponctué d'histoires et de farces que chacun raconte avec menus détails. Puis c'est le moment tant attendu. James MacPherson, l'ingénieur originaire d'Écosse, trouve la fève et est élu roi. On lui met un drôle de chapeau sur la tête. Le roi est couronné.

Tous les gens du village connaissent maintenant l'homme. On sait qu'il séjourne depuis quelque temps à l'auberge du village de Prologue suite à une invitation de la compagnie «Les chemins de fer Intercolonial». Il s'ennuie beaucoup de sa femme et de ses deux enfants qui sont restés à Édimbourg. C'est un original, car il porte à l'occasion le «kilt» et il joue de la cornemuse.

James est heureux, car il est le roi et il va pouvoir jouer de la cornemuse sans que personne ne rechigne. Tous vont chanter, danser et faire la fête jusqu'à tard dans la nuit.



*Augustin Lebeau, journaliste*



Retour au Début

## Amoureux en balade

Prologue, vendredi 9 janvier 1852

Jane-Edith Caldwell et Luc Papineau, raquettes aux pieds, se promènent le long de la rivière. Ils sont tellement heureux d'être ensemble. Il leur est si difficile de se voir! D'abord, il y a Thérèse qui veille sur Edith comme si elle était sa propre fille! «Sois une bonne fille», qu'elle lui dit lorsque le beau Luc Papineau vient visiter son engagée.

Puis, il y a tous les «écornifleux» du village qui les surveillent et rapportent tous leurs faits et gestes. Mieux vaut bien se tenir, car un écart de conduite leur vaudrait sûrement une remontrance de monsieur le curé à confesse.

Aujourd'hui, ils sont libres et ils en profitent. Ils passent saluer leur ami Trefflé Bellerive. Homme simple et enjoué, il est complice depuis les premiers jours de l'amour que se portent les deux jeunes gens.

Comme chaque hiver, son grand ami et presque frère, Jos Languille l'aide à faire son bois et à prendre soin de sa mère. Ce sont également eux qui s'occupent de nettoyer une certaine superficie de la rivière pour permettre aux villageois de patiner! Et, ils prennent cette dernière responsabilité très au sérieux.



Les deux jeunes gens sont passés les aider et voir si le terrain était prêt pour la pratique d'un nouveau jeu que des correspondants du futur ont expliqué à quelques villageois. Mais ils ne sont pas d'une grande aide et Trefflé qui les regarde se bousculer et s'accrocher les invite à prendre un thé à la maison.

— Venez, je vais vous préparer un boire bien chaud.

Une fois à la maison, Trefflé entame la conversation.

— Dis-moi ma belle fille, vas-tu me raconter une bonne fois toute ton histoire? J'y tiens. Tes parents, ta famille, le voyage sur le bateau, tout, je veux tout savoir! Mais je sens bien que tu ne veux pas en parler maintenant, peut-être des souvenirs trop douloureux?



Edith lui sourit gentiment et ajoute :

- Un jour, je vous raconterai toute cette histoire en détail, mais pas maintenant!
- Et toi le jeune! as-tu toujours dans l'idée de naviguer?
- Oh oui! Monsieur Lavoie m'a promis qu'il m'engagerait à la prochaine saison. Il a bourlingué pendant plusieurs années dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent à bord de sa goélette l'*Anabelle* et il a promis de m'enseigner les rudiments du métier. Il m'a dit d'aller le voir au début de mai lorsque les glaces libèrent la rivière. Il a tellement de projets en tête et il a besoin d'un homme de confiance. Il veut que je l'aide sur la goélette et dans ses voyages d'affaires à Québec et à Montréal.

Jos Languille n'a pas encore placé un mot, il obverse à la fenêtre.

- Jos! questionne Trefflé, qu'est-ce que tu regardes comme ça par la fenêtre?
- Je vois Augustin Lebeau, le petit rondouillet, qui regarde par ici. Il est probablement encore en train d'épier! C'est un vrai «écornifleux» celui-là! Il met son nez partout! Rien ne lui échappe! Vous pouvez être certains les jeunes, que s'il vous a vu ensemble, tout le village sera mis au courant de votre idylle.
- Ben non, Jos, t'es trop «suspecteux»! Il est sûrement venu voir si le terrain était prêt pour la partie de hockey que les enfants de l'école vont jouer bientôt. Tu sais, le nouveau jeu qui vient du futur et dont les règles font penser au jeu de crosse pratiqué par les Indiens.
- J'te parie qu'il va parler de nos deux jeunes tourtereaux dans sa prochaine nouvelle!

*Augustin Lebeau, journaliste*



Retour au Début

## Feu de l'enfer sur la grange

Prologue, mercredi 14 janvier 1852

Marie-Louise Beaulieu arrive à l'auberge en courant. Elle est en larmes. Essoufflée et apeurée, elle parvient à peine à articuler quelques mots!

Thérèse lui prend les mains pour la calmer.

— Qu'est-ce qu'il y a, demande Thérèse?

— Il y a les feux de l'enfer dans le hangar derrière la grange. Alcide est à l'intérieur avec deux de ses amis, François Petitout et Hector Forbes! Je n'ai vu aucun d'eux en ressortir. J'ai peur qu'ils soient tous morts, grillés comme une crêpe! Oh mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire ?

— Ben voyons ce n'est pas toi Marie-Louise! Pourquoi n'es-tu pas allée voir s'ils avaient besoin de toi, lança l'aubergiste étonnée du comportement de son amie.

Tout à coup, Marie-Louise se ressaisit et se raidit le corps.

— Tu as raison Thérèse, je cours les sauver.

Elle lève alors sa jupe et repart à pleine course. Parvenue au hangar, elle défonce la porte d'un grand coup de pied. Ce qu'elle y voit dépasse tout entendement. Alcide et ses deux amis sont là, le visage noirci de suie et ils se félicitent et s'embrassent.

Surexcités, aucun d'eux ne remarque la présence de madame Beaulieu. Pourtant, Marie-Louise avait laissé l'empreinte de son pied dans la porte.

Constatant l'insouciance des trois «énergumènes», Marie-Louise devient furieuse. Les mains sur les hanches, elle dévisage les trois hommes.

— C'est pas une façon de faire. Vous vous rendez pas compte de la peur que vous m'avez faite à moi et aux enfants. Je vous croyais tous morts. Il n'y a pas une minute, les feux de l'enfer étaient dans ce hangar et maintenant vous agissez comme si rien ne s'était passé. Mais qu'est-ce que vous manigancez? Cette fois-ci, je ne veux pas d'échappatoire! Je veux la vérité et rien d'autre.



Elle dévisage alors les amis d'Alcide et leur lance sur un ton qui n'accepte pas la réplique :

— Vous deux les jeunes, sortez d'ici! sinon c'est moi qui vous jette dehors. Vite! avant que je ne vous botte le derrière.

Les deux jeunes prennent la poudre d'escampette sans se retourner. Alcide Tremblay comprend alors que son épouse est vraiment en colère.

— Je vais tout t'expliquer, ma douce!

— Tu as besoin d'être persuasif! Allons à la maison et passe devant, je vais bloquer l'entrée du hangar. Comme ça les deux énergumènes ne reviendront pas.

*Augustin Lebeau, journaliste*



Retour au Début

## Prédictions de Joseph

Prologue, vendredi 16 janvier 1852

Joseph Simard, en plus d'être un inventeur, connaît le ciel par cœur. Le mouvement des nuages, les odeurs du vent, les couleurs de l'horizon, la position des étoiles, tout cela fait partie de son éducation. Ce savoir, très rare et très apprécié, lui permet de prédire les humeurs du temps. Il a appris à lire le ciel et les signes de la nature de sa mère, qui l'a appris de son père qui a été instruit par son grand-père, lequel disait le tenir de Dieu lui-même!

Tous au village ont entendu parler de l'arrière-grand-père de Joseph. Cet énergumène prétendait communiquer directement avec Notre Seigneur. Évidemment, cela n'a jamais été prouvé, mais, à l'époque, cela avait créé tout un émoi. Il faut bien reconnaître que Dieu ne parle pas à tout le monde. En fait, les gens croyaient plutôt qu'il parlait au Diable. C'est contre son gré, le pauvre, qu'il est entré dans la légende.

Mais lorsque Joseph parle de son enfance, il s'attarde surtout à l'influence exercée par sa mère. Laissons Joseph nous parler du temps où il faisait son apprentissage.

— Je me rappelle ces moments magiques de mon enfance quand j'observais le ciel, collé contre ma mère. C'est au lever et au coucher du soleil que les éléments sont les plus «parlants», qu'elle me disait. J'avais seulement 7 ans lorsque j'ai joué pour la première fois à un jeu qu'elle avait inventé.

— Il fallait d'abord bien regarder puis fermer les yeux. De mémoire, il fallait raconter les mouvements des nuages et dire comment était le ciel au nord, au sud, à l'est et à l'ouest de la galerie. On jouait à dire d'où venait le vent, à identifier les odeurs qui flottaient dans l'air. Ma mère profitait toujours de ce moment pour allumer sa pipe. L'odeur du tabac se mêlait alors à celles des fleurs accrochées à la pente qui longeait la clôture de cèdre. Toutes ces sensations s'infiltraient en moi pour se transformer et devenir des petits morceaux de mémoire, des étincelles de connaissance. Ma mère appelait ça le jeu du «ciel du dedans». Ensuite, nous faisions des randonnées dans la forêt pour observer le



Retour au Début

comportement des animaux. C'est en combinant toutes ces choses que l'on peut prédire le temps qu'il fera.

Finie cette incursion dans l'enfance de Joseph, voyons maintenant ce qu'il a à nous dire sur le temps présent!

— Des signes se répètent. Chez les animaux, j'ai observé un grand branle-bas comme s'ils se préparaient à tenir un siège de plusieurs jours. Les geais, les pics et les mésanges ont compris qu'une tempête est proche et ils font des provisions. J'ai noté aussi dans mon calepin les mouvements du ciel. Tous ces signes ne trompent pas. Un aussi grand nombre dans un temps si court, c'est exceptionnel. C'est pourquoi j'en suis venu à la conclusion qu'un événement extraordinaire se prépare...

*Augustin Lebeau, journaliste*



**Retour au Début**

## Prédictions de Joseph (suite)

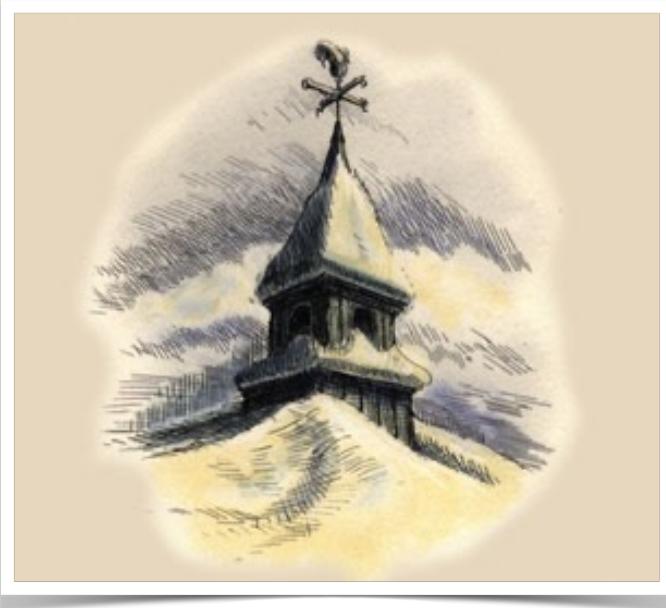
Prologue, dimanche 18 janvier 1852

— Je vous le dis! préparez vos tuques et vos mitasses; ce sera pour la nuit de mardi; il tombera de 6 à 7 pieds de neige et des vents très forts en provenance du nord-est balaieront la neige pendant plusieurs jours.

Bien sûr, le voisin s'empresse d'aller rapporter les paroles de Joseph à l'auberge de Thérèse Chiasson et, une fois parvenus aux oreilles des commères de la place, ses propos ne prennent que quelques heures à faire le tour de la seigneurie.

Le «bouche à oreille» a cependant le défaut d'en rapporter quelquefois plus qu'il n'en a été dit au départ. Ainsi, une fois rendu au presbytère, la prédiction de 6 à 7 pieds de neige s'est gonflée en une chute de 10 à 12 pieds. On n'ose penser à la hauteur atteinte chez les Gadouas à l'autre bout de la seigneurie! Monsieur le curé Chandonnay qui croit fermement au don «divinatoire» de Joseph imagine déjà les cloches de son église complètement recouvertes de neige.

Cela est inquiétant, car le village est déjà enseveli par les nombreuses précipitations du mois de décembre. On ne rentre plus chez soi, on «descend» chez soi. Les vieux disent que cette bordée supplémentaire, ajoutée au «nordet» qui soufflerait pendant plusieurs jours, bloquerait les gens dans leurs maisons et que l'activité du village sera fortement réduite. De mémoire de vieux, il y au moins 40 ans que le village n'a pas connu un tel hiver. Plusieurs habitants croient cependant que Joseph, malgré ses dons respectables, exagère un peu. Certes, une tempête se prépare, mais on en a déjà vu d'autres.



La population est donc divisée. D'un côté les «crédules» qui prennent les prédictions de Joseph au pied de la lettre et de l'autre ceux qui en doutent, car nul n'est parfait, et dame Nature a parfois des humeurs bien changeantes. Pour d'autres, les prédictions de Joseph ne sont que «sornettes» et bavardages. Ils n'y croient tout simplement pas.

Au sud-ouest du rang de la rivière, les Dubois, Ménard, Dubuc, Chiasson, Simard, et à l'extrême sud-est du même rang en bas de l'église, les Lambert, Bellerive, Larose sont



Retour au Début

de ceux qui croient qu'il y aura une tempête. Au centre du rang, les Stanley, Scott, Dugas et Marchand se moquent et prennent plaisir à taquiner les plus crédules.

— Comme ça, y paraît que vos cloches seront recouvertes de neige? Allons donc, comment pouvez-vous croire pareille idiotie, lance John Major au curé Chandonnay, le visage fendu par un sourire moqueur.

— C'est pas que je souhaite qu'il y ait une tempête, répond le curé, mais j'espère qu'il va en tomber assez pour vous clouer le bec et vous rabattre le caquet pour longtemps!

*Augustin Lebeau, journaliste*



**Retour au Début**

## Branle-bas avant la tempête

Prologue, mardi 20 janvier 1852

Les enfants, déjà gâtés par l'hiver, ne voient pas pourquoi on accorde tant d'importance à quelques flocons de plus. Ils sont d'ailleurs particulièrement excités et la maîtresse d'école a toutes les peines du monde à les faire tenir tranquilles. Encore de la neige; de quoi faire peut-être cent bonshommes de neige, mais, songe Édith, il n'y aurait peut-être pas assez de carottes, de chapeaux et de «scarfs»; de quoi faire encore mille glissades en traîneaux, mille bousculades et «déboulades», songe François; de quoi jouer encore longtemps au « seigneur de la colline», songe Pierre.

Pendant ce temps, la bande à Paulin travaille en secret. Chef d'une petite bande d'enfants qui demeurent tout près de la cabane de Trefflé Bellerive, il a entrepris, malgré les mises en garde, de relier les maisons par des couloirs souterrains.

Rien n'y paraît, car, pendant que l'attention des grands se porte sur les enfants qui glissent vers la rivière gelée, les autres creusent ces fameux tunnels. Ils ont ainsi établi depuis quelques semaines tout un réseau reliant entre elles les maisons face au cimetière. Le réseau de tunnels ayant pris de l'ampleur, d'autres enfants, après avoir promis de garder le secret, se joignent à la bande à Paulin et les choses vont bon train de ce côté.

À l'auberge de Thérèse, chacun y va de ses commentaires sur les prédictions de Joseph.

— Il y a des signes qui ne mentent pas, lance Séraphin. Je m'y connais et je suis très inquiet. En tous cas, personne ne me fera prendre le bord du bois.

— Personne t'oblige à partir, l'interprète, répond Alexandre Marchand.

Jérôme Lagibotière, grand coureur des bois et grand aventurier devant l'Éternel, croit lui aussi que dame nature prépare un mauvais coup. Il attire alors vers lui quelques hommes et leur dit à voix basse:

— Moi, j'ai ma p'tite idée pour pas me faire enterrer. D'abord je suggère qu'on se regroupe et si Thérèse veut bien nous abriter dans son auberge, j'ai un truc qui nous permettra de sortir quand la tempête sera finie. Si les autres ont besoin d'aide, et c'est sûr que ce sera le cas, on pourra les aider. Il ne faut pas prendre ces choses-là à la légère.



Clément Dubuc, Jean Ménard et Magloire Martin approuvent.

— C'est quoi ton plan?, demande Clément.

— Il me faut des planches et du «sapinage» en grande quantité. Allez! assez bavardé, il faut se mettre à l'ouvrage. Il ne reste sûrement que quelques heures avant l'arrivée de la tempête, clame Jérôme.

— On devrait peut-être en parler aux autres, demande le meunier, Magloire Martin dit Tudor?

— Inutile! ils ne nous prennent pas au sérieux, ajoute Jean Ménard. Et pis si on se trompe, on aura moins l'air fou.

— La confiance règne, lance Jérôme.

Sur la foi des prédictions de Joseph, plusieurs habitants font des provisions. On rentre plus de bois de chauffage que de coutume. On remplit la boîte à bois adossée à la maison ainsi que celle près du poêle. Les pelles de bois sont à l'intérieur, bien au chaud, prêtes à servir. Certains laissent un surplus de nourriture aux animaux dans les bâtiments, de crainte de ne pouvoir aller les nourrir pendant plusieurs jours.

Puis, au cours de la nuit, la tempête se lève.

*Augustin Lebeau, journaliste*



Retour au Début

## Tempête sur Prologue

Prologue, jeudi 22 janvier 1852

La neige, soufflée par le vent, fait pâlir le ciel de Prologue. Un froid intense à couper les jarrets règne sur le village. Il a neigé toute la journée de mercredi et personne n'a encore pu sortir.

Aujourd'hui, au petit matin, Magloire et Jérôme tentent une sortie pour constater la force de la tempête. Au bout de quelques minutes, les deux hommes reviennent. Ils sont beaux à voir: les sourcils blancs, le nez gelé, ils ressemblent à des bonshommes de neige.

— J'ai jamais vu ça. On voit pas plus loin que le bout de notre nez. La neige nous pique le visage. C'est comme des morsures de «frappe à bord». C'est pire que de la fleur de farine! Impossible d'avancer dans cette tourmente!

— Je crois que nous sommes cloués sur place, ajoute Jérôme en fermant la porte. Inutile de tenter quoi que ce soit, ça ne mènera à rien. Le vent nous couche par terre.

— Mieux vaut attendre que la nature se calme, lance Magloire encore tout essoufflé de l'effort fourni contre la tempête.

Le jour suivant, l'inquiétude s'installe dans le petit groupe de nouveaux pensionnaires de l'auberge. Pourtant, les «cheminées de neige» conçues par Jérôme Lagibotière sont en place. Les hommes ont déblayé le devant des portes de plusieurs maisons du village et ont adossé une échelle à l'amas de neige puis ils ont fabriqué, avec des planches et du sapinage, une sorte de cheminée qui entoure l'échelle. Finalement, ils ont bouché l'ouverture menant à l'extérieur avec des branches bien tassées les unes sur les autres, de manière à empêcher la neige de bloquer la sortie de la cheminée. Une fois la tempête assagie, il suffira de repousser cet amas de branchage pour aller respirer un peu l'air du dehors.

Mais pour l'instant, rien ne permet de savoir si ces constructions tiennent le coup. La tempête fait rage. Elle règne sur tout et dans tous les esprits.

— Croyez-vous que les tranchées creusées autour des maisons pour les déplacements sont englouties? demande Jean Ménard.



- Allez donc savoir, lance Clément Dubuc, un trémolo dans la voix.
- Cessez donc de vous inquiéter, ajoute Thérèse. Les gens sont pas fous, ils ont fait des provisions. Et même ceux qui croyaient pas à la tempête. Je suis certaine qu'ils ont pas pris de chance.
- J'en s'rais pas si sûr ma Thérèse, répond Maurice. Y en a qui sont assez têtus dans ce village. Y f'rait ben des niaiseries pour montrer qu'y sont pas impressionnés par les dons de Joseph.

*Augustin Lebeau, journaliste*



Retour au Début

## Crache en l'air, tombe sur le nez

Prologue, samedi 24 janvier 1852

Plus que la neige et le vent, le froid intense gèle toutes les initiatives. Au grand désarroi des enfants, l'interdiction formelle de sortir dehors a été lancée dans tous les foyers. Pas de jeux dehors pour les enfants. C'est trop dangereux. La vie est au ralenti, engourdie par le froid!

Chez les Scott, le réveil du quatrième jour de tempête est pénible. Levé aux petites heures du matin pour aller «repartir» le poêle à bois, monsieur Scott constate que l'intérieur de la maison est plus sombre que de coutume à cette heure du jour! Consternation, surprise, les portes sont bloquées, impossible de les ouvrir. La neige s'est accumulée et bloque toutes les issues. Les fenêtres sont aveugles.

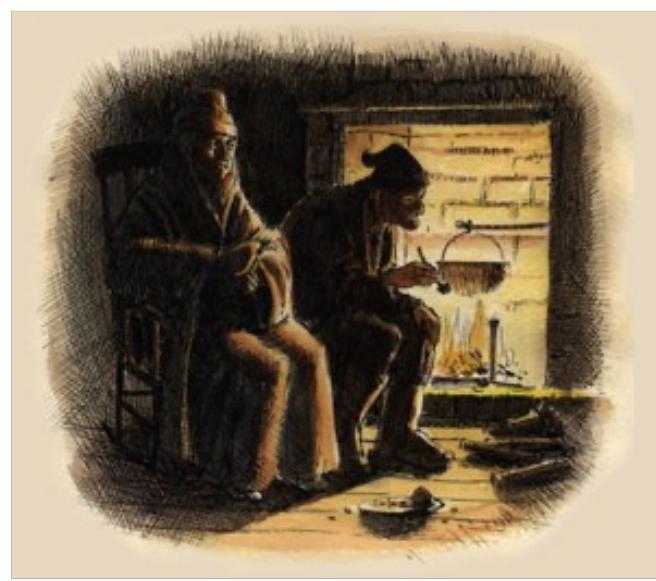
Rapidement, on passe de la consternation aux reproches. Madame Scott n'est pas fière du tout. Elle a bien averti son époux de cesser de rire du «monde ordinaire» et de prendre des précautions. Quelques jours auparavant, Pélagie Durand avait dit à Robert:

— J'espère que toi et tes fins finauds d'amis vous faites pas erreur, sinon! gare!

Robert Scott et ses fins finauds d'amis — Pélagie visait principalement, Alexandre Marchand — s'étaient donc trompés! L'humeur de Pélagie ressemblait à celle de dame Nature. Pas vraiment besoin de chauffer la maison, elle bouillait de colère contre son mari.

— Quand tu craches en l'air, ça te r'tombe su'l nez. On va être la risée du village!, lance Pélagie à son mari tout penaud. Et pis ton Marchand, j'espère que la tempête va y enterrer toute sa fierté pour longtemps. C'te jars mérite rien que ça! Y'se tordait les boyaux en voyant Dubuc et Ménard bâtir les cheminées de neige! Comment veux-tu qu'on aille nourrir la vache? Pauvre bête, elle doit avoir bien peur!

Ce petit drame se répète dans la plupart des foyers où l'on avait ridiculisé les prédictions de Joseph Simard. La neige bloque entièrement leurs demeures. Ils savent qu'ils ne manqueront de rien pendant encore un jour ou deux, mais il ne faut pas que la



tempête s'attarde trop longtemps dans le village sinon ils auront besoin de l'aide de ceux dont ils ont tant ri.

À l'auberge, plusieurs sont attablés pour le déjeuner et monsieur le curé récite une prière pour remercier le Seigneur d'avoir envoyé la tempête avec tant de vigueur!

Hé oui, monsieur le curé est heureux de la «tournure des événements». Les sceptiques sont confondus! Le Seigneur n'aime pas les «fins finauds». Le déchaînement des éléments va remettre tous ces orgueilleux à leur place et leur apprendre l'humilité!

*Augustin Lebeau, journaliste*



**Retour au Début**

## Quatre enfants manquent à l'appel

Prologue, lundi 26 janvier 1852

— Dès que possible, j'irai vérifier l'état des tunnels du côté du cimetière, pense Paulin. En attendant, vaut mieux être sage et écouter les vieux raconter des histoires qu'ils ont mille fois racontées!

Ailleurs, dans d'autres maisons, les enfants se font une joie d'écouter grand-père raconter ses souvenirs et parler de son enfance.

Ce matin, Jérôme décide qu'il est temps d'agir et d'aller porter secours à ceux qui en ont besoin. Monsieur le curé organise les troupes.

— Divisons-nous en groupe de deux et allons vérifier l'état des cheminées et des tranchées. Une fois dehors, on portera secours à ceux qui en auront besoin.

Et le sourire fendu jusqu'aux oreilles, il ajoute :

— Je me réserve la maison de John Major, mon grand ami!

Les cheminées ont tenu le coup et c'est avec une certaine aisance que les secouristes se hissent jusqu'à la surface. La neige a cessé et le vent s'est calmé. Le soleil est même de la partie.

Jérôme et Séraphin se dirigent du côté des Marchand; Clément et Jean, du côté des Stanley. Bien emmitouflés, les raquettes aux pieds et les bras chargés de pelles, les hommes se mettent au travail.

Au grand bonheur de tous, le plan de Jérôme a parfaitement fonctionné. Il est facile de rejoindre les gens dans leurs demeures. Quelques-uns ont même pu se voisiner en passant par les tranchées et en empruntant les cheminées. D'autres personnes se joignent aux équipes déjà formées afin de porter secours aux gens de l'autre côté du rang.

Pour les membres de la bande à Paulin, c'est l'instant tant attendu. L'attention des parents est détournée et une grande excitation règne partout. Il faut profiter de ce moment. Paulin réussit à se faufiler dehors à l'insu de ses parents. Il se rend chez chacun des membres de sa bande. En l'espace d'une heure, ils sont tous les quatre près de l'entrée des tunnels.

L'idée de la «cheminée de neige» avait été reprise par Paulin, mais la construction était fragile et lorsque les quatre copains empruntent la première série de tunnels, un brouhaha indescriptible se fait entendre.



Retour au Début

— Oh! Non! La cheminée s'est effondrée et la neige bloque la sortie. Nous sommes prisonniers, crie Paulin.

Tous regardent Paulin; lui seul peut trouver une solution! En silence, chacun se rappelle la mise en garde des parents. Paulin entend les paroles de son père résonner à ses oreilles : «ça risque de tomber et de vous ensevelir; ça risque de défoncer sous les pas des bœufs ou des chevaux et de les blesser». Malgré ses douze ans, il sent toute la responsabilité de la situation.

Pendant ce temps, les équipes arrivent aux demeures isolées. C'est avec vigueur que monsieur le curé et son équipe entreprennent de dégager les fenêtres de la maison de John Major. Puis il cogne aux fenêtres pour faire connaître la présence des sauveteurs. À l'intérieur, John Major répond de la même manière. Il faut maintenant dégager la porte. Les trois hommes se mettent à la tâche. La neige s'entasse derrière eux depuis au moins deux heures, les mains sont raides de froid, le souffle est court et les barbes sont pleines de glaçons.

— On y arrive, crie monsieur le curé.

Répétant la dernière farce de monsieur le curé, Magloire s'arrondit le bec en cul de poule et s'écrie:

— Va-t-on pouvoir allumer un bon feu dans ta cheminée? Ha! ha! ha! Hé ben! t'es servi Major, crie-t-il en levant les bras au ciel.

Puis la porte est assez dégagée pour permettre aux occupants de la maison de sortir avec leurs pelles et d'achever le travail. Pendant ce temps, monsieur le curé et son équipe entrent se chauffer à l'intérieur. Madame Major leur a préparé du bon thé chaud et quelques croûtons de pain. Les vivres manquaient, ils sont arrivés à temps.

Une fois l'entrée de la maison complètement dégagée, John Major entre à son tour se réchauffer. Monsieur le curé, qui s'était juré de l'«étriver» un peu, remarque les profonds regrets de l'homme et il ne profite pas de son avantage. Il lui serre fortement la main en lui disant que «tout finit bien.»

Ce soir, tous les villageois sont au chaud et ne manquent de rien, car, après le travail de déblaiement, les équipes ont réapprovisionné les familles tenaillées par la faim et en pénurie de bois de chauffage.



C'est seulement à ce moment-là que l'on constate que quelques jeunes sont manquants. La plupart des enfants du village se sont contentés d'assister, très excités, à l'opération de sauvetage qui a occupé leurs parents toute la journée.

Pendant tout ce temps, quatre enfants transis de froid et recroquevillés au fond d'un tunnel mangeraient bien un croûton au bord du feu. Les enfants sont vivants, mais morts de peur. Ils craignent évidemment de mourir de faim et de froid dans les tunnels qui, par un sinistre hasard, font face au cimetière.

*Augustin Lebeau, journaliste*



**Retour au Début**

## Poildru retrouve les enfants

---

Prologue, mercredi 28 janvier 1852

Les enfants sont introuvables depuis lundi.

Chez les Larose, on est très inquiet. Monsieur Larose regarde sa jeune fille Édith et lui demande :

— Dis-moi Édith, c'est très important, sais-tu où est ton frère?

Édith ne desserre pas les dents. Son frère lui a fait promettre de ne pas révéler le secret qu'il lui a confié!

C'est Justine Lambert, la sœur de Pierre Lambert, un membre de la bande, qui finalement révèle le «pot aux roses». Voyant sa mère et son père apeurés par l'absence de son frère, elle a compris qu'il fallait tout révéler!

— Ils sont dans les tunnels, dit-elle d'une voix menue, de peur de se faire disputer.

— Comment ça dans les tunnels, s'écrie sa mère! On vous a défendu d'en faire. Il faut prévenir tout de suite les autres!

— Attends! Quels tunnels, demande Jérémie en colère.

La petite Justine fond en larmes.

— Je ne sais pas, il y en a beaucoup.

Voyant qu'il n'en tirerait plus grand-chose, Jérémie se précipite à l'auberge pour rejoindre les équipes de recherche. On écoute attentivement son histoire.

— Il est sûrement arrivé quelque chose de grave aux enfants, dit-il. Il faut leur porter secours!

— Il nous faut d'autres volontaires, ajoute Clément. Reprenons tout depuis le début.

Munis de lampes à l'huile, ils entreprennent de ratisser le village de chaque côté du rang de la rivière. Mais le vent éteint rapidement les lampes et les équipes rebroussent chemin. De retour à l'auberge, on comprend qu'on ne peut chercher n'importe où. Il faut des précisions.

John Major sort un plan du village et demande à Justine de mettre une croix là où sont localisés les tunnels. Justine fait de son mieux, mais elle ne sait rien des tunnels en face du cimetière. Édith est au courant, mais elle ne parle pas.

Pendant ce temps, dans le tunnel, les enfants sont collés les uns près des autres pour garder leur chaleur. Ils attendent qu'on vienne à leur secours. Ils ont froid, ils ont faim et



personne n'est brave à l'idée de passer une autre nuit dans ce trou-là. Paulin ne dort pas depuis lundi. Il s'en veut d'avoir entraîné ses amis dans cette aventure et il se dit :

— Seul mon chien Poildru peut nous retrouver, j'espère qu'ils vont penser à l'utiliser dans leurs recherches!

Pierre gémit.

— Qu'est-ce qu'il y a, demande Paulin.

— Je suis gelé, dit-il en pleurant.

— On va nous secourir bientôt, t'en fais pas, murmure Paulin pour la centième fois.

La veille, le jeune Paulin a donné ses mitasses au pauvre Pierre qui n'en avait pas. Maintenant ses mains sont devenues froides et ses doigts sont insensibles. La chaleur des corps ne suffit plus.

Seule avec sa mère, Édith Larose réfléchit. Un éclair de génie traverse tout à coup son esprit. Poildru retrouverait Paulin n'importe où, il faut que je le laisse sortir! Elle regarde sa mère et Poildru et madame Larose comprend soudain ce qu'elle a à l'esprit. Elles ouvrent la porte simultanément et laissent sortir le chien.

Justement, les équipes de recherche inspectent le secteur du cimetière, pas très loin de la maison des Larose et des Lambert. C'est Magloire qui aperçoit Poildru le premier. Il le voit courir à toutes pattes vers le cimetière. Il comprend que l'animal peut retrouver les enfants. Il crie alors très fort pour attirer l'attention des autres.

— Ohé! Ohé! Il faut suivre le chien!

Poildru arrive à l'entrée de la cheminée de neige qui s'est effondrée sur le tunnel. Et là, il gratte la neige avec frénésie. Il a le museau tout blanc et la neige virevolte autour de lui. En bas, Paulin entend ses jappements. Il réveille les autres qui se sont assoupis.

— Repliez-vous de manière à ne pas être complètement ensevelis s'il y a un autre éboulis, leur dit-il calmement.



Les hommes arrivent rapidement à l'endroit où Poildru s'affaire avec tant d'énergie. Le tunnel s'écroule et laisse voir les enfants ensevelis sous la neige. Plusieurs hommes les agrippent par les vêtements et ils les sortent vite de là. Ils les installent prestement dans les traîneaux et les recouvrent de peaux d'ours. La troupe se dirige alors à vive allure vers l'auberge où les attend le docteur Harris.

*Augustin Lebeau, journaliste*



Retour au Début